UN PERE

I

Il y a peu d'années, par un mois d'août bien différent de celui-ci, je vagabondais à travers le Tessin, ce jardin de la Suisse.

Ce jour-là, Lugano quitté de bon matin, j'avais marché plusieurs heures à travers de pittoresques paysages, tantôt à l'ombre des châtaigniers, par de petits chemins feutrés de mousse où fleurissaient des œillets roses et de bleues gentianes, tantôt au milieu des vergers, entre les vigues, les pêchers et les oliviers, tantôt au bord du lac, sous les acacias aux fines ramures qu'agitait le moindre souffle. Le saphir du ciel n'avait pas un nuage, la turquoise de l'onde pas une ride; partout, au penchant des collines, dans le creux des vallons agrestes, brillaient des façades coloriées de villas et d'élégants profils de campaniles; et dans l'air d'une pureté admirable résonnaient les refrains des paysans, çà et là une chanson de batelier ou l'appel lointain d'une cloche de chapelle.

Vers le milieu de l'après-midi, j'arrivai dans un petit village dont les maisons multicolores s'adossaient à la montagne richement boisée et trempaient leur pied dans l'onde bleue. Devant chaque demeure, des multitudes de petits poissons séchaient au soleil, avec d'énormes épis de maïs couleur d'or. Des enfants jouaient sur les seuils; des femmes, des jeunes filles lavaient du linge sur la grève. Une ou deux modestes auberges alignaient leurs tables rustiques sous des lauriers-roses.

A l'extrémité du village, que je dus traverser pour gagner le débarcadère, se trouvait le cimetière, planté de cyprès; à côté, s'appuyant au mur de clôture, une gentille maisonnette au toit de tuiles rouges, avec une terrasse enguirlandée de vigne; un étroit jardin l'entourait: quelques rosiers en pleine floraison et un magnifique grenadier arborescent, couvert de corolles écarlates.

Devant la maison, parmi des touffes de lis et de lavande poussant au hasard, des morceaux de marbre blanc et gris, de granit, de pierre jaune s'entassaient en désordre, la plupart encore bruts, quelques-uns portant des ébauches de sculptures, colonnes brisées, stèles, médaillons, funèbres emblèmes.

C'était le logis d'un marbrier, et j'aperçus l'artisan qui travaillait, ciseau et maillet en mains, —un homme d'une quarantaine d'années, fort et de taille élevée, la figure virile, encadrée d'un collier de barbe noire, le nez aquilin et les yeux magnifiques, brillants d'intelligence.

Vêtu d'un simple pantalon de coutil, sa chemise de toile grossière ouverte sur la poitrine brune aux muscles saillants, il frappait le bloc de pierre à coups redoublés, la sueur ruisselant de son front par gouttes lentes, et une poussière blanche s'éparpillait autour de lui en impalpable nuée.

Il faisait chaud, la course m'avait fatigué, et l'ombre était exquise derrière la maisonnette, sous le grenadier aux centaines de fleurs flamboyantes, où un banc s'abritait; j'allais demander la permission de m'y asseoir un moment, lorsque l'ouvrier, comme s'il m'eût deviné, m'offrit de prendre chez lui quelque repos.

Je ne me fis pas prier, et, déjà rafraîchi par les légers coups d'éventail des branches remuées par la brise du lac, je me mis à examiner les choses à l'entour, tandis que mon hôte reprenait sa besogne.

J'étais arrivé depuis peu de Gênes, où, dans le fameux Campo-Santo, parmi tant de marbres d'un éclat immaculé, j'avais été frappé du mauvais goût qui dépare nombre d'autres monuments. Toutes différentes étaient les œuvres de ce modeste ouvrier de village; les plus humbles, les plus vulgaires, pour dire le mot, avaient un cachet pourtant, étaient empreintes de dignité et de beauté. Dans un simple fragment de colonne enguirlandée de lierre, dans un profil d'ange, dans la courbe harmonieuse d'une ligne et le modelé vivant d'une fleur, aux moindres détails enfin, on reconnaissait plus et mieux qu'une main de manœuvre.

Un morceau me frappa surtout, celui auquel l'homme était occupé: une sorte de Muse éplorée, entourant de ses bras une urne funéraire. Le sujet était banal, assurément, mais la facture indiquait une personnalité.

Intrigué, j'entamai la conversation, et après l'échange de quelques propos indifférents:

—Comment se fait-il, me risquai-je à demander, que vous borniez votre ambition à ce genre d'ouvrages?....Il me semble que vous seriez capable d'autre chose.

—C'est vrai, dit-il avec un sourire, j'aurais pu viser plus haut....Mais on ne fait pas toujours comme on veut!....Si j'ai manqué ma vie, du moins n'y aura-t-il pas de ma faute.

Flairant une histoire, je questionnai de nouveau.

—Cela vous intéresse donc, "signore," de savoir pourquoi, au lieu de sculpter des statues et d'être célèbre, je ne suis qu'un pauvre artisan fabriquant des tombeaux pour les morts de ce village?....C'est tout simple, et il n'y a pas là motif à de grands étonnements.

—Racontez tout de même.

II

—Oui, reprit l'ouvrier, il fut un temps où je rêvais de renommée, où j'espérais créer des œuvres durables. Mon père travaillait aux carrières de marbre rouge de Bezazio, à quelques lieues d'ici. Précocement, j'avais montré du goût pour les arts; pour la sculpture en particulier; mon père était fier de moi et il était convenu que lorsque j'aurais quinze ans, j'entrerais à l'Ecole d'art de Milan, pour commencer des études.

"Si minces que fussent les gains de mon père, comme il était plein d'énergie et que mon avenir lui tenait à cœur, et comme d'autre part j'étais prêt à supporter toutes les privations, ce projet se fût certainement réalisé. Mais, un jour, le pauvre homme fut rapporté chez nous mourant. La chute d'un bloc de marbre l'avait écrasé. Il ne survécut que quelques heures, sans reprendre connaissance.

"Nous restions seuls, ma mère, ma sœur et moi, sans autre fortune que quelques économies rassemblées péniblement, jour à jour, en vue de ma carrière.

"Que pouvais-je faire?

"Les deux femmes n'avaient que moi, et toutes deux étaient de faible santé.

"Partir, entreprendre des études qui demandent du temps et de l'argent, c'était les vouer à la misère, à la gêne en tout cas. Pourtant elles ne cherchèrent point à me détourner de ma vocation, elles me laissèrent libre. Mais dans leurs yeux je lisais cette question:

"—Que deviendrons-nous, si tu nous abandonnes?

"Je fis donc le sacrifice de mes rêves, non sans un dur combat, je l'avoue...

"Un ami de mon père qui était marbrier, offrit de me recevoir chez lui de m'apprendre son métier; par exception, je devais gagner tout de suite, de quoi entretenir ma mère et ma sœur, en ce pays où la vie est peu coûteuse.

"Oh! monsieur, ne me croyez pas meilleur que je ne suis! J'eus vraiment des heures de lutte terrible! Une voix me disait que le renoncement était au-dessus de mes forces, que c'était folie, que pour peu qu'elles en prissent la peine, les deux femmes se tireraient d'affaires toutes seules, sans m'imposer un regret qui durerait toute la vie...Je fus tenté de m'enfuir....Je ne le fis pas, puisque me voici; mais une amère tristesse fut longtemps mon partage.

"Ce n'est que longtemps après que l'apaisement vint.

"Je m'épris d'une jeune fille de ce village, je l'épousai,—et l'amour m'apporta la résignation..."

III

L'ouvrier s'était interrompu.

—Vous êtes résigné? lui demandai-je; complètement?

—Je le suis....Ma mère est morte tranquille heureuse, me bénissant; ma sœur a fait un mariage convenable....Ma femme,—que j'ai perdue trop tôt,—ayant quelque bien, je pus acheter cette maisonnette et m'établir pour mon compte....Tout cela était déjà une récompense.. J'en ai une autre maintenant, meilleure encore....

—Et laquelle donc? fis-je, surpris par son expression de joie et de fierté.

—J'ai un fils, et les promesses de talent que je donnais à son âge, je les retrouve en lui, combien plus sérieuses et plus belles! ....J'aurais pu arriver à quelque chose; lui,—ne riez pas de moi, "signore,"—lui, je crois qu'il deviendra quelqu'un!...Si vous saviez quelle douce vie nous avons ensemble, comme nous nous comprenons bien! Il n'a pas honte de moi! Il me dit tout; je suis son confident, son ami; devant moi sa jeune âme est ouverte comme un livre, et quand je l'entends me raconter ses pensées, ses ambitions, ses espérances, non, certes, je ne regrette plus rien!....Tenez, il vient d'achever un travail....Je veux vous le faire voir, monsieur..... Et vous jugerez si je me trompe ou si c'est une promesse dont il vaut la peine de tenir compte!

Il me précéda dans la maison fraîche, pleine d'un bon parfum d'œillets et de lavande, ouvrit les volets tout grands pour laisser entrer le clair soleil d'après-midi, et me montra, accrochée contre le paroi, l'œuvre dont il venait de parler.

C'était un bas-relief de dimensions moyennes, en terre glaise toute bonnement.

Le sujet, qu'il me commentait avec un zèle touchant, était ingénieux et simple à la fois: deux enfants se disputant une grappe de raisin, dans un encadrement d'arabesques et de feuillage.

Il y avait là beaucoup d'inexpérience, mais aussi un naturel parfait et une grâce exquise. L'expression d'envie des deux enfants était rendue avec une justesse frappante. Ils rappelaient—de loin, sans doute, mais quel honneur déjà que d'en évoquer le souvenir!—les adorables figures de chérubins dont Donatello orna la chaire de Prato et le Santo de Padoue. Dans cette scène naïve se révélait un sentiment du beau absolument remarquable. Les petits doigts qui l'avaient modelée étaient, à n'en pas douter, capables de grandes choses.

Le père guettait ma pensée sur mon visage.

—Eh bien! qu'en dites-vous? question-na-t-il enfin, comme mon silence se prolongeait, et n'y tenant plus.

—C'est ravissant!

—Je ne me trompe donc pas? ....Alors, mon petit Lippo aura du talent!

—Plus que cela peut-être?.... Ce bas-relief est-il à vendre?

—A vendre?....Vous n'y songez point "signore!...." Je me priverai de pain plutôt que de me dessaisir de cette œuvre, la première de l'enfant!

—Vous avez raison: excusez-moi!

A cet instant une voix cristalline se fit entendre au dehors, chantant une mélodie populaire.

—C'est lui! dit le père, avec une expression de tendresse infinie.

Et la porte s'ouvrit, et Lippo entra, un svelte et souple gamin d'une quatorzaine d'années, les cheveux embroussaillés, de beaux cheveux couleur bronze, une fleur de grenadier piquée derrière l'oreille. A sa vue, un rayon, d'orgueil illumina les traits hâlés du père. Rien qu'à cela on aurait pu deviner que cet enfant était tout pour lui.

—Approche, mon Lippo..... J'ai montré ton bas-relief à Monsieur, qui pensait.

—Et je félicite cordialement le jeune artiste! dis-je en serrant la main que Lippo m'avait tendue, avec une grâce d'accueil tout italienne. J'imagine que d'ici à huit ou dix ans on entendra parler de lui dans les Expositions!

Le visage du marbrier resplendit de nouveau.

—Je l'espère, fit-il, et un précieux encouragement nous est déjà venu! Malgré tout, je ne me fais pas à moi-même....car c'est vrai qu'un père s'illusionne facilement! Je voulais en avoir le cœur net, être sûr, absolument sûr! Et, le printemps dernier, nous sommes allés à Ligernetto, chez Vela,—vous savez, le célèbre Vela, l'auteur de "Napoléon mourant" et de tant d'autres chefs-d'œuvre? Si vous aviez vu l'enfant, comme il tremblait d'émotion, comme il était pâle en arrivant à la villa du maître! Nous avions pris avec nous quelques statuettes modelées par Lippo. Eh bien! le maître l'a déclaré; Lippo a tout ce qu'il faut pour réussir. Je le vois encore, le vieil artiste—que le Tessin ne se console pas d'avoir perdu—posant la main sur la tête de mon garçonnet et lui disant: "Courage, petit!....Tu me remplaceras!....Il y a encore de beaux jours pour notre cher pays!"

IV

Sur le lac, un coup de sifflet retentit: le vapeur approchait, rayant d'argent la nappe limpide.

—Vous avez le temps, fit le marbrier. Le port est à deux pas et le bateau n'y sera guère avant dix minutes. C'est à l'autre village que vous l'avez entendu siffler ..... Aimez-vous les fleurs, monsieur? Lippo va cueillir un bouquet pour vous.....

Et quand l'enfant fut sorti:

—Je vais vous confier un secret....Depuis deux ans, chaque mois je mets un peu d'argent de côté, et quand Lippo aura atteint sa quinzième année, il partira pour Rome. Ce sera dans un an...

Lippo rentrait, ayant dépouillé le grenadier et les touffes de lis.

Je serrai la main du père et du fils et quittai la maisonnette, emportant cette gerbe éclatante, et tout ému de ce que je venais de voir et d'entendre....

Souvenez-vous de ce nom: Lippo Negri; il sera célèbre un jour!

Prédictions Météorologiques.

M. Hann, le fameux météorologiste viennois, s'est livré à des calculs sur la périodicité des années sèches et des années pluvieuses. Il a utilisé les observations faites à Padoue, depuis 1725; à Milan, depuis 1764, et à Klagenfurt, depuis 1813.

Les années les plus sèches ont été: 1753, 1788, 1823, 1859, 1893; au contraire, le maximum d'humidité était atteint en 1738, 1773, 1803, 1843, 1878.

Enfin d'après ses prévisions, le maximum de sécheresse sera de nouveau atteint en 1928, tandis que l'année 1913 nous permettra d'assister à une réédition du Déluge.

Paul et Virginie.

Revenant sur la controverse littéraire qui s'est récemment élevée sur le point de savoir quel était le type de la Virginie du roman, une feuille Parisienne dit:

Sur la confection d'un roman, il y a un homme à consulter d'abord: c'est le romancier. Si quelqu'un peut nous dire ce qu'il y a de "vu" dans "Paul et Virginie", c'est Bernardin de Saint-Pierre. Or, pressé déjà par ses contemporains de démêler ce qui était réel dans l'histoire qu'il conta si gracieusement, il le fit avec une complaisance, parfois, il est vrai, un peu obscure.

Bernardin de Saint Pierre ne nous dit pas que son récit est imité de Longus, mais il avoue avoir pris dans les "Jardins" de Delille, l'idée des deux cocotiers; et dans un ouvrage aujourd'hui oublié la scène du Chien fidèle. Il a songé à faire demander à Paul la grâce d'une esclave marronne, en se rappelant la princesse polonaise qu'il avait aimée et qu'il vit intercéder ainsi près d'un seigneur voisin en faveur d'une serve.

Il a ajouté, après coup, le tableau exquis des enfants, abrités sous le jupon de Virginie et fuyant l'orage, pour avoir vu, un jour d'orage, à Paris, faubourg Saint-Marcel, une fillette qui riait de tout son cœur d'abriter ainsi son petit frère.

Les noms mêmes de ses héros ne sont pas pris au hasard. Il a nommé le garçon Paul, en souvenir d'un Capucin qu'il avait connu dans son enfance; et pour le nom de Virginie, il réunit deux noms de femmes qui furent toutes deux sur le point d'être ses fiancées: Mlle Virginie Tannheim et Mlle de La Tour.

Rien ne semble provenir, dans cette mosaïque, de Faimable Caillou. Nous allons cependant apercevoir cette jeune personne sur le "Saint Géran", le jour du naufrage.

Mais elle n'y fera pas la guerre que lui prête le narrateur, dont le récit vient d'être exhumé.

Toutefois, le narrateur pourrait jusqu'à un certain point s'autoriser de Bernardin de Saint-Pierre lui-même, et c'est bien quelque chose. Un jour, l'auteur vit venir à lui, au Jardin des Plantes, une vieille dame, épouse du premier valet de chambre de Monsieur, qui se nommait Mme de Bonneuil. "La personne dont vous avez décrit la fin malheureuse avec tant de vérité, lui dit elle, était ma parente.

Je suis créole de Bourbon."

Bernadin de Saint Pierre nous a rapporté cette confidence, comme témoignant de la vérité d'une catastrophe "dont les circonstances ajoutaient à l'intérêt inspiré par la mort d'une victime de la pudeur et de son amant infortuné."

La déclaration est énigmatique et il n'est parlé, à le bien voir, que de la réalité de la catastrophe: elle n'est pas niable. Bernardin de Saint-Pierre a puisé l'idée du naufrage dans des documents déposés aux archives de Port-Louis. Le "Saint-Géran", par un temps admirable, se brisa à plus d'une lieue de la Grande-Terre, sur les récifs. On ne connut les détails de la catastrophe que par les dépositions officielles des survivants, lesquels étaient sept matelots et un passager. Sur ce navire se trouvait, en effet, une demoiselle Caillou, native du Cotentin, dont la mère s'était remariée avec un sieur Mallet.

Jean Savourin, pilote, de Saint-Malo, a vu Mlle Caillou sur le gaillard d'avant, lequel était près de sombrer. Longchamp de Montendre, dit-il, descendit le long du bord pour se jeter à la mer et remonta presque aussitôt pour déterminer Mlle Caillou à se sauver. Elle tendit les bras vers lui. Nous n'en savons pas davantage, sinon qu'ils ont péri tous deux.

Le souvenir de cet incident est resté assez vif dans l'esprit des habitants de l'île pour que l'on en ait fait une idylle; seulement, la légende pour le pays, c'est que la demoiselle Caillou—qu'on y nomme plutôt Mlle Mallet, du deuxième nom de sa mère—devait épouser un M. de Téramon. Ce ne serait point parce qu'elle s'était refusée à se dévêtir que Mlle Caillou-Mallet périt, mais parce qu'elle redoutait de s'engager sur le frêle radeau que M. de Téramon avait construit pour elle.

Et, en effet, la scène de la pudeur ne s'applique ni à Mlle Caillou ni à aucune autre femme: mais au capitaine. Bernardin de Saint Pierre l'a connue par la déposition d'un des survivants, le patron de chaloupe, Eme Carret.

Celui-ci raconte s'être approché de son capitaine et lui avoir dit: "Monseigneur, quittez votre veste et votre culotte, vous vous sauverez plus aisément." Le capitaine, M. de la Marts, n'y voulut point consentir. Il répondit qu'il avait des papiers importants dans ses poches et qu'en demeurant il serait peu convenable qu'un capitaine abordât tout nu.

C'est l'art, c'est la magie d'un écrivain qui a conti tout le ridicule de ce matelot qui a la pudeur de ne pas vouloir se dévêtir et qui a vu tout le sublime de la jeune fille qui refuse de laisser tomber ses voiles. Il transporta donc la proposition d'un sexe à l'autre et traça la page délicieuse qui nous a tant fait pleurer.

Tout ceci implique que l'on n'a plus grand'chose à glaner sur les prototypes du roman de Bernardin de Saint-Pierre et la genèse des scènes principales. Si l'on veut identifier le personnage réel de la tragédie du "Saint-Géran", on aboutira à cette conclusion: que le type de Virginie est inspiré d'un vieux capitaine qui préfère mourir plutôt que d'ôter sa culotte.

L'HEROISME MEDICAL.

LARREY

Tout les journaux se sont occupés dernièrement d'un nouvel acte d'héroïsme scientifique. Au cours du congrès tenu par les savants de tous les pays dans le but de conjurer le fléau de la tuberculose, le professeur allemand Koch avait prétendu que l'homme pouvait se nourrir sans danger de la viande et du lait d'animaux tuberculeux. Ce n'était pas l'avis d'un grand nombre de médecins français, et l'un de ceux-ci, pour prouver laquelle des deux opinions est la vraie, vient de se soumettre lui-même à une expérience. Il s'est fait faire l'inoculation du bacille de la tuberculose bovine.

Il n'est plus besoin de dire que ces cas de courage et d'abnégation ne sont pas rares chez les savants français. En grand nombre, au contraire, ils se sont soumis aux épreuves d'expérimentation. Leur propre personne leur a servi souvent de champ d'étude.

Un livre de publication toute récente, consacré au grand chirurgien Larrey, en remettant en pleine lumière la figure de celui dont Napoléon Ier disait: "Il fut l'une des plus puissantes intelligences de mon temps, un des plus braves parmi mes braves," fournit l'occasion de rappeler qu'un exemple de ce dévouement scientifique était déjà donné voila plus d'un siècle. C'était au moment de l'expédition de Syrie. Après la prise de Jaffa, la peste se déclara dans l'armée. Larrey se trouvait alors sous les ordres de l'illustre Desgenettes. Tous deux tenaient à démontrer que la peste n'était pas contagieuse. Soldats à leur façon, ils affrontèrent le danger, et, bravement, ils s'inoculèrent la terrible maladie.

Toute l'existence de Larrey fut, d'ailleurs, faite de cette bravoure bienfaisante, et je ne crois pas qu'entre les hommes dont une nation a le droit de se montrer fière, il y en ait beaucoup comme lui. A chaque page de ce livre où sa vie est racontée, c'est un fait d'éclat. Larrey n'a point, comme les Marbot et les Delfard, laissé de "Mémoires," mais sa correspondance avait pu être recueillie et dans ses lettres écrites à la hâte, pendant les marches à travers le monde, entre deux batailles, il y a des traits qui font de ce médecin l'égal des héros qu'il suivait.

Mais celui-ci était un héros qui s'était donné la mission de réparer les maux de la guerre. Il se montrait sur les champs de combat pour y dépenser des trésors de science. Aujourd'hui, le service du transport et d'évacuation des blessés, celui des ambulances et des hôpitaux de campagne est organisé méthodiquement, les établissements militaires sont secondés par les sociétés de secours aux blessés et l'initiative privée.

Lorsque l'on compare le présent et le passé, les efforts exercés et les résultats obtenus par Larrey pendant les grandes guerres de la Révolution et de l'Empire n'en paraissent que plus dignes d'admiration.

Les blessés ne comptaient pas. Importuné par leurs cris, un général du dix-septième siècle, traversant un champ de bataille, s'écriait: "C'est b....là, si on les écoutait, il n'y en a pas un qui voudrait mourir!" Et même au début des premières guerres de l'Empire, un soldat blessé—le fait est confirmé par des témoignages officiels—"ne pouvait être sauvé que par hasard ou par une sorte de miraculeuse protection." Larrey créa le premier système d'ambulances mobiles. Il avait imaginé des voitures à la fois légères et solides, faisant partie d'une organisation méthodique, qui transportaient les chirurgiens, suivant les phases de l'action, sur les divers points du lieu de combat. Les blessés étaient ainsi secourus aussitôt.

Je ne puis naturellement que prendre quelques épisodes dans ces lettres de Larrey que l'on vient de publier. Ils sont suffisants pour dépeindre l'homme. Ainsi, le jour de la bataille d'Eylau, il avait réquisitionné et fait disposer en hôpital d'évacuation la plus grande et la plus belle maison de la petite ville. A peine était-elle aménagée que Caulaincourt, grand-écuyer de Napoléon, vint la retenir pour celui-ci. Larrey lui montra du doigt l'inscription "Hôpital" tracée sur la porte et lui dit:

—Il m'est impossible de placer les blessés ailleurs, tandis que vous pouvez facilement trouver une autre maison pour l'Empereur.

Irrité de ce langage, le grand-écuyer s'emporta et menaça de se plaindre.

—Libre à vous, dit Larrey, mais les blessés resteront où ils sont.

Dans cet hôpital d'Eylau, son attitude fut si belle qu'"elle a été, dit M. le docteur Trélaire, l'auteur de la biographie de Larrey, rapportée par tous les historiens." Conformément à son invariable habitude, il apporta d'abord ses soins aux blessés les plus gravement atteints, sans prendre égard au grade. Le froid était tellement vif que les instruments tombaient des mains des aides qui les lui présentaient. Mais, dans ces moments, ce modèle des opérateurs, transformé, animé d'une force surhumaine, ne ressentait aucune impression physique; ses doigts obéissaient à sa volonté et pratiquaient les opérations les plus délicates avec la même aisance, la même habileté que dans une salle de démonstrations chirurgicales. Pendant quarante-huit heures, il se refusa à prendre aucun repos.

C'est en 1792 que Larrey avait débuté dans la médecine militaire. Il appartenait alors à l'armée d'Alsace. Il passa ensuite à l'armée des Pyrénées-Orientales, puis à celle d'Italie. Le général Bonaparte le fit nommer chirurgien en chef de l'expédition de la Méditerranée (armée d'Egypte), dont le médecin en chef était Desgenettes. Larrey sauva presque tous les blessés du combat de Salehyeh et organisa dans le principal hôtel du Caire une école de chirurgie pratique.

Partout, il se dévouait ainsi, se donnait tout entier au devoir, multipliait son action. Après la bataille d'Essling, par suite de la rupture des ponts et du petit nombre de barques disponibles, le transport des blessés sur la rive droite du Danube, où se trouvaient les hôpitaux de Vienne, était devenu très difficile; il en était de même du transport des subsistances. Pour faire du bouillon pour les malades, la viande manquait. Larrey ordonna que l'on abattît les chevaux de luxe, à commencer par les siens. On employa les cuirasses recueillies sur le champ de bataille en guise de marmites.

Le combat de Krasnoë et la bataille de Smolensk fournirent à Larrey de nombreuses occasions d'exercer son talent et de déployer son énergie. Des milliers de morts et de mourants gisaient entassés les uns sur les autres dans les fossés, aux abords des ponts, dans toutes les rues. Les blessés enlevés par les ambulances légères avaient été réunis dans quinze grands bâtiments, mais tout manquait pour les pansements. A défaut de linge, Larrey dut se servir de papier; il fit confectionner des lits avec le bois des tables et des armoires; il remplaça la charpie par de l'étoupe et du coton de bouleau.

La bataille de la Moskowa donna dans les deux armées plus de cent mille hommes hors de combat. Les Français eurent pour leur part, vingt-cinq mille blessés environ. Larrey s'occupa lui-même de ceux qui étaient les plus gravement atteints, puis il alla organiser les hôpitaux de Moscou. Lorsque la retraite fut décidée, les soins donnés par le service médical avaient été tels que, entré dans Moscou avec quatre-vingt-dix mille combattants et vingt mille malades et blessés, Napoléon quittait cette ville à la tête de cent cinq mille hommes, et n'en laissait derrière lui que douze cents.

Des épisodes particuliers mettent en relief le sang-froid, la présence d'esprit, la force physique du célèbre chirurgien. Ainsi, après la bataille du Caseps, en Egypte, il soignait le général Silly, dont la jambe gauche avait été emportée par un boulet. A ce moment, notre armée se retirait. Larrey, resté seul dans l'ambulance, avec un aide, terminait son pansement lorsque, regardant au dehors, il aperçut un détachement de soldats anglais qui arrivait. Alors, avec un calme merveilleux, il ramasse ses instruments à la hâte, les confie à son aide, soulève son amputé, et, possédant une vigueur extraordinaire, le charge sur ses épaules et se met à courir dans la direction d'Alexandrie.

Veut-on une autre anecdote? Un officier, qui a reçu une balle dans le pied, s'agite nerveusement et fait perdre à l'opérateur un temps précieux. Le chloroforme, qui sera plus tard sans prix dans un cas pareil, en permettant d'endormir le malade, n'est pas encore découvert, mais l'expérience a appris à Larrey des procédés particuliers. Il donne un soufflet au blessé. Celui-ci suffoque de colère. "Misérable, s'écrie-t-il, vous abusez lâchement de mon état; vous m'en rendrez raison!"—"Monsieur, répond Larrey, recevez mes excuses! Je vous connais et je savais bien que devant une insulte vous penseriez à l'honneur et vous oublieriez votre blessure. L'opération est faite, et voici la balle qui est extraite. Maintenant, donnez-moi la main!"

Son incessant dévouement avait valu au chirurgien en chef de l'armée française l'admiration de tous nos soldats. Mais il avait aussi l'estime de l'ennemi. Si de tels hommes, font honneur à leur pays, ils sont d'autre part glorifiés par l'humanité tout entière pour les services qu'ils lui ont rendus. Aussi a-t-on bien fait de publier les lettres de Larrey. Elles montrent que jusque dans la guerre la France savait être noble et grande, et si elle jetait sur les champs de bataille des généraux sur les champs de bataille des généraux d'une vaillance qui n'a pas été égalée, elle y laissait, avant toute autre nation, place à des savants qui dépensaient une pareille ardeur pour atténuer les horribles conséquences des combats.

On raconte que, pendant la journée de Waterloo, Wellington aperçut des hauteurs de Mont-Saint-Jean un chirurgien qui s'avançait presque sous le feu des canons anglais. "Quel est, demanda-t-il, cet audacieux?"—"C'est Larrey", lui répondit-on. "Allez commander qu'on ne tire pas de ce côté; laissons à ce brave le temps de ramasser ses blessés." Et Wellington souleva son chapeau, en disant au duc de Cambridge qui était près de lui: "Saluons l'honneur et la générosité qui passent!"

Fausses rumeurs.

Presse Associée—

New York, 27 septembre—Les rumeurs constantes que le gouvernement britannique a été consulté par le département d'état avant qu'un appel en faveur des Juifs de la Roumanie ait été fait aux puissances qui ont pris part au traité, ne sont pas fondées, déclare une dépêche de Londres à la "Tribune".

Toutes les puissances ont été traitées sur un pied d'égalité et il n'y a pas eu de conférences à l'avance avec Lord Lansdowne.

La promptitude avec laquelle le ministre des affaires étrangères a attaqué le sujet a été caractéristique de l'administration de son office, mais ce n'est pas une preuve que la Grande-Bretagne et les Etats Unis chassent ensemble dans le champ diplomatique.

Règles et Durée des Deuils

D'après les usages de Paris.

Chaque grand deuil comprend 3 périodes, celles: 1o du crêpe; 2o de la soie noire; 3o de demi-deuil.

Les petits deuils comportent seulement une période de soie noire, puis une de demi-deuil.

Tissus pour la période de crêpe: Tous les lainages unis d'un noir mat: crêpe de laine, crépons, sergés, armures, cheviote mate, natté, whipcord, petit drap, toile de laine, cachemire hindou ou français, etc., garnis de crêpe anglais.

Voile, batiste, organdi, satinette mate, toile et crépon de coton admis pour l'été.

Tissus pour la période de soie noire; Lainages noir fantaisie, c'est-à-dire brochés, pékinés, etc., garnis de soie mate.—Soieries unies mates, comme la peau de soie, la peau de cygne, la peau de Suède, le taffetas, le gros grain mat, la toile de soie, le surah mat, etc.—Le noir et blanc, en lainage ou en soie, est admis.—Comme garnitures: passementeries, dentelles noires, ruban de soie mate, jais mat, bois durci, ailes noir mat, etc.—Comme fourrures: astrakan ou chèvre de Mongolie.

Tissus pour la période de demi-deuil: Tous les tissus de soie noire, mate ou brillante, velours, lainage, etc.; dans tous les tons du gris et du violet.—Comme garnitures: dentelles, plumes d'autruche, jais, perles, fleurs violettes ou mauves, etc.

Les hommes portent le deuil le même temps que les femmes.—Les enfants au-dessous de 12 ans portent le deuil sans crêpe anglais, en noir et blanc, en blanc ou en gris; le deuil est facultatif pour eux au-dessous de quatre ans, sauf les deuils de père et mère.—Les domestiques doivent être en noir; avec ou sans crêpe, durant tout le deuil des maîtres.

La tenue de grand deuil pour les hommes est le pantalon et l'habit de drap mat, le gilet blanc et la cravate blanche en batiste ou en mousseline.—Le gilet noir et la cravate noire en soie mate sont également admis.—Lorsqu'on est dans une situation modeste, on peut (sauf pour les deuils de veuf et de père ou mère) renoncer à la tenue de deuil et porter seulement un brassard de crêpe anglais au bras gauche, et un crêpe au chapeau.

CRÊPES DES CHAPEAUX D'HOMMES

15 centimètres pour deuil de père, mère, beau-père, belle-mère, veuf.—12 centimètres pour deuil d'enfant, gendre, belle-fille, frère, sœur, beau-frère, belle-sœur. — 8 centimètres pour deuil d'oncle, tante cousin, cousine.

Grands deuils.—Veuf, veuve, période du crêpe, 1 an, période de la soie noire 6 mois, durée du demi-deuil 6 mois.

Grands deuils.—Père, mère période du crêpe 9 mois, période de la soie noire 6 mois, durée du demi-deuil 3 mois.

Grands deuils.—Beau-père, belle-mère, période du crêpe 9 mois, période de la soie noire 6 mois, durée du demi-deuil 3 mois.

Grands deuils.—Enfants, gendre, belle-fille, période du crêpe 6 mois, période de la soie noire 3 mois, durée du demi-deuil 3 mois.

Grands deuils.—Grands-parents, période du crêpe 9 mois, période de la soie noire 3 mois, durée du demi-deuil 3 mois.

Grands deuils.—Frère, sœur, période du crêpe 6 mois, période de la soie noire 2 mois, durée du demi-deuil 2 mois.

Grands deuils.—Beau frère, belle-sœur, période du crêpe 6 mois, période de la soie noire 2 mois, durée du demi-deuil 2 mois.

Petits deuils. — Oncle, tante, période de soie la noire 3 mois, durée du demi-deuil 3 mois.

Petits deuils.—Cousin, cousine, période de la soie noire 6 semaines, durée du demi-deuil 6 semaines.

DÉCOUVERTE D'UN CADAVRE A NEW YORK.

Presse Associée

New York, 27 septembre — Le corps sans tête et nu d'un homme a été trouvé aujourd'hui au numéro 38 de la rue Vingt-Neuvième ouest une maison occupée par un restaurant chinois.

D'après le récit de la police quelques personnes sont venues au poste de police ce matin se plaindre d'une mauvaise odeur se dégageant de cette maison. Des détectives ont découvert que l'odeur provenait du sous-sol, et ils ont trouvé le cadavre.

La tête était dans un four. Il y avait du sang partout.

D'après la police un garçon de restaurant, Thomas Tobin, feignait de dormir près d'une pile de bois. Un feu était allumé dans le four. Il a été éteint avec quelques baquets d'eau.

Alors les agents ont retiré avec une longue barre de fer la tête d'un homme.

Tobin est arrêté.

Le capitaine de police Sheehan s'est rendu à la partie supérieure de la maison connue sous le nom d'Empire Hotel et a arrêté quatre hommes et une femme comme témoins.

Le bâtiment est à trois étages, d'aspect misérable et situé près de Broadway. On dit que des vêtements et un soulier ont été trouvés dans le four.

Des tâches de sang découvertes dans la cave conduisent à croire que le meurtre a été commis là, et que le corps a été porté jusqu'au four.

On dit que McAneney, un des individus arrêtés comme témoins, a fourni à la police des informations et qu'il a donné à entendre qu'il a assisté à une partie de la tragédie. Le mort était, dit-on, un client de l'endroit. L'odeur de la chair brûlée était perceptible, dit-on, à un pâté de distance.